
ÉDITORIAL



Martin Andler (1970 s)
Président de l'a-Ulm

Mise en abyme : le thème de notre « revue papier », cet étrange néologisme distinguant l'objet physique qu'est traditionnellement une revue de sa version virtuelle, est le papier. Une fois encore, le comité de rédaction de *L'Archicube* a fait la preuve de son habileté à trouver un terrain fertile, comme en témoignent les beaux... papiers écrits par vingt-trois auteurs de spécialités et d'intérêts très variés. Passez, comme je l'ai fait dans le désordre, d'un article à l'autre, vous serez d'emblée saisis par un tourbillon d'érudition, d'idées et de questions d'actualité.

Le papier est d'abord un objet technique. Comme nous l'explique Pierre-Marc de Biasi, il a une longue histoire depuis son invention en Chine pendant la dynastie des Hans de l'Ouest. La technologie du papier parvient au Japon au VI^e ou VII^e siècle, via la Corée, et y trouve un terrain fertile, tant le bois y est déjà un matériau fondamental. Claire Akiko-Brisset présente un inventaire impressionnant de son essor dans l'archipel, de la fabrication de vêtements, de chapeaux, de lampes de jouets, à l'aménagement de l'espace intérieur dans les maisons... sans oublier la calligraphie et les livres.

Le papier a un début, et peut-être une fin. Avant le papier, il y eut le papyrus, dont Guy Lecuyot nous montre qu'il ne disparut complètement qu'au XI^e siècle et que déchiffrer des documents sur papyrus est un défi pour les archéologues. Y aura-t-il un après, le papier, étant remplacé par le numérique ? Jan Le Moux et Nicolas Mercouroff s'en alarment. Mais l'impact environnemental des 400 millions de tonnes de papier produites chaque année inquiètent Biasi, ainsi qu'Hervé Théry qui s'interroge sur le rôle de l'industrie du papier dans le déboisement au Brésil. Deux professionnels de l'industrie du papier, Jan Le Moux et Pierre Barki, nous montrent que, contrairement aux idées reçues, l'industrie est plutôt un bon élève du recyclage et de la protection de l'environnement.



C'est par l'un des tours de magie mathématique dont il est spécialiste que le mathématicien Tadashi Tokieda nous montre la structure interne du papier (son anisotropie – c'est-à-dire qu'elle n'est pas identique dans toutes les directions). À mon tour, j'explique que les mathématiques sont présentes de manière inattendue dans le format (A4) des feuilles sur lesquelles nous écrivons tous les jours.

Si le papier est principalement fait pour écrire, il est aussi à l'ouvrage en tant que tel dans les arts. David Brunat raconte les papiers découpés de Matisse, pratiqués par lui à partir des années 1930. Catherine Frèrejean nous emmène à Berlin dans les années 1920 auprès de l'artiste dadaïste Hanna Höch qui réalise des collages à la frontière entre réel et irréel, inspirés du travail des ouvriers, loin de l'académisme d'un ordre social révolu. Lucas Delattre nous parle de l'usage du papier dans la mode : Yves Saint-Laurent, adolescent créant des garde-robes en papier, Andy Warhol inspirant des robes en papier, puis il nous emmène en Chine, où des artistes contemporains s'inspirent de l'art populaire ancien pour leurs papiers découpés et, au Japon, auprès d'Issey Miyake qui est fasciné par les plissés que le papier permet.

La parole à Jean-Michel Frodon : il nous convainc que le papier est dans les pellicules de maintes manières, et nous donne, par un parcours étourdissant d'érudition, envie d'aller au cinéma voir ou revoir des dizaines de films.

Quittons le domaine des arts pour passer aux sciences sociales. Il y a eu de l'inflation bien avant que le papier-monnaie n'ait remplacé or et argent, mais avec le papier, le phénomène a pris de l'ampleur, comme Arnaud Manas nous l'explique, en illustrant son propos par le record absolu d'hyperinflation (30 000 000 000 000 000 000 000 % en Hongrie en treize mois en 1945-1946). Comment faire confiance au papier ? C'est bien le problème, dont la responsabilité incombe aux banques centrales – et là, il s'agit de maîtriser la masse monétaire. Mais à elles aussi le devoir de limiter la fausse monnaie, ce qui demande d'incorporer dans le papier des billets une technologie de plus en plus sophistiquée.

Saviez-vous que la copie française de l'accord de Munich de 1938 était introuvable dans les Archives diplomatiques ? C'est Jean Mendelson, qui les a dirigées (elles sont maintenant regroupées à La Courneuve et Nantes : 110 kilomètres linéaires) qui l'avoue. Ces archives, qui constituent l'un des fonds les plus anciens, sont un monument mémoriel et un instrument irremplaçable pour les historiens.

« Vos papiers ! ». Quand, vers l'âge de 30 ans, j'ai cessé d'avoir peur qu'un policier me les demande (au volant, n'y a-t-il pas toujours quelque chose à se reprocher ?), j'ai compris que je devenais adulte. Aussi, l'article de Jacques de Maillard portant ce titre a touché chez moi une corde sensible, mais surtout il y pose, par cinq constats éclairants sur les 47 millions annuels de contrôles d'identité, des questions politiquement et socialement importantes.



À tout seigneur, tout honneur : le papier, c'est l'écrit, la correspondance, d'abord privée, et qui devient parfois publique, et le livre, en gestation ou publié.

Claudine Monteil, qui accompagna Simone de Beauvoir à partir des années 1970, évoque sa correspondance (vingt mille lettres), mettant l'accent sur celles, la grande majorité, avec des femmes anonymes « qui s'adressent à elle pour lui faire part de leurs tâtonnements, de leurs interrogations, de leurs peurs, comme à une mère spirituelle et nourricière, une confidente, une psychologue » et auxquelles, souvent, l'autrice répond et les encourage.

Autre correspondance, celle de Madame de Sévigné, dont il ne reste qu'environ 10 % d'originaux, et que Mireille Kervern-Gérard nous décrit. Les lettres sont écrites vite, sur des grandes feuilles de papier écru, pliées en deux ou en quatre, sans ponctuation, comme un post de blog avant l'heure.

L'auteur Proust fut certainement un bourreau pour ses éditeurs : premières, deuxièmes, troisièmes, quatrièmes épreuves, textes constamment fortement remaniés, non seulement avant leur remise à l'éditeur, mais sur ces épreuves. Collages de paperoles à tous endroits du manuscrit, qui font les délices de la critique génétique, dont l'autrice de l'article, Francine Goujon, est spécialiste.

Le livre imprimé, c'est quand même autre chose que sa version électronique : c'est la confiance que nous livre Lucie Marignac, directrice des Presses de l'ENS, qui avoue sa préférence pour l'objet livre, avec son papier, sa couverture, son format, sa reliure par rapport à leurs versions électroniques. C'est bien aussi du livre imprimé qu'il s'agit dans l'article de Stéphane Téoul, pas de la version ordinaire mais des « grands papiers », ces éditions originales à tout petit tirage, sur du papier de haute qualité, prisées par les bibliophiles.

On ne peut conclure cette présentation sans évoquer les billets. Wladimir Mercouroff à lui seul nous en livre trois : sur le papier... hygiénique, inventé aux États-Unis en 1857 (les torche-culs de Gargantua sont hors-sujet, car pas en papier), sur les enveloppes à fenêtre développées aux États-Unis en 1903, enfin, sur les grandes affiches imprimées, qui le réjouissent, alors que, de son côté, le regard de Marc Chaperon sur les affiches vues dans le métro ces jours-ci est pour le moins attristé.

Dans ce numéro, vous trouverez les autres rubriques habituelles de la revue : comptes rendus de livres, présentation de quelques-uns des projets d'élèves soutenus par l'association, les fameux échos de l'École présentés par Guy Lecuyot. Enfin, les représentants des trois associations d' alumni des ENS font une brève présentation du colloque inter-ENS « L'égalité des chances, les diversités, l'ouverture », qui s'est tenu à Lyon et Paris en juin dernier. Un sujet important sur lequel nous reviendrons certainement.



Bref, un beau cadeau de Noël que ce numéro 37, même sans papier d'emballage !

* * *

Le mois de novembre est toujours un moment important pour notre association. Émouvante cérémonie du 11 novembre, renouvellement de notre CA, qui accueille quatre nouveaux administrateurs, assemblée générale et dîner annuel le 16 novembre. Notre conférencière cette année était Virginie Courtier (1996 s), biologiste, directrice de recherche au CNRS à l'Institut Jacques-Monod (Université Paris-Cité). Virginie Courtier a reçu de nombreux prix et distinctions, parmi lesquels : médaille de bronze du CNRS et prix Irène et Joliot Curie en 2014, lauréate d'un *starting grant* du Conseil européen de la recherche de 2014 à 2019, titulaire de la chaire annuelle Biodiversité et Écosystèmes du Collège de France en 2023. Elle est membre du comité d'éthique du CNRS. Virginie nous a passionnés par son exposé « Penser le vivant autrement » où, face à la crise de la biodiversité et aux catastrophes écologiques se déroulant sous nos yeux, elle se demandait comment on a pu en arriver là. Elle appelait à adopter une nouvelle perspective sur le monde, en nous écartant d'une vision biaisée valorisant la technologie et portant peu d'attention à la nature. En prenant l'exemple du forçage génétique, technique nouvelle et puissante, elle incitait à trouver une posture plus respectueuse et prudentielle vis-à-vis de la nature.

Bientôt, nous élirons le bureau 2024-2025, et un plan stratégique pour l'a-Ulm sera discuté lors du CA de janvier. Parmi les projets, la revitalisation de notre site web et la création d'un magazine en ligne, forcément modeste au début, qui complètera *L'Archicube* en publiant des informations, nouvelles et articles pour lesquels la rapidité de la publication est importante.

Si vous êtes membre de l'association, mais, par distraction, sans être à jour de votre cotisation, si vous avez été membre il y a longtemps, ou si vous ne l'avez jamais été, n'hésitez pas : allez sur le site : <https://www.archicubes.ens.fr/> sans attendre.